

## SUR JEAN GRENIER

par  
Gaétan Picon

Depuis une trentaine d'années, Jean Grenier poursuit une œuvre de méditation dont l'importance est loin d'être pleinement reconnue.

Nous sommes trop peu nombreux encore à admirer en elle l'exemple d'une alliance exceptionnelle entre une pensée rigoureuse et profonde et une élégance d'expression qui sait retenir en la filtrant l'intensité de l'expérience vécue. Pourtant, que l'on se reporte à ce volume collectif des *Cahiers verts* qui s'appelait, je crois, *Écrits*, et qui, vers 1928, réunissait quelques textes de jeunes écrivains dont certains allaient devenir rapidement célèbres : avec les pages éclatantes de Malraux (*D'une jeunesse européenne*), celles qu'avait signées Jean Grenier (*Interiora Rerum*) dominaient de haut le recueil. Depuis, Grenier a publié une dizaine d'ouvrages, parfois tangents à une expression lyrique retenue (*Les Îles*), parfois soumis à l'exigence d'une démonstration théorique qui parvient toujours, cependant, à retenir la respiration de la vie (*Le Choix, Entretiens sur le bon usage de la liberté*). Et il vient de publier simultanément trois ouvrages où s'accuse cette double polarisation : un essai philosophique sur le problème du mal, *L'Existence malheureuse*, qui s'enchaîne parfois, dans ses conclusions, avec une rigueur démonstrative toute spinoziste ; une courte « élégie », *Sur la mort d'un chien* ; et un long récit, *Les Grèves* (Gallimard), « fictions qui ont l'apparence du souvenir », selon les termes du prière d'insérer.

L'occasion devrait être favorable pour placer enfin cette œuvre sous la lumière qu'elle mérite. On sait qu'elle n'a pas été sans action sur des œuvres plus vivement éclairées qu'elle-même. Albert Camus, notamment, à qui *Les Grèves* sont dédiées, a fortement subi son influence et a souvent proclamé sa dette. Mais cette lumière qui n'a pas touché encore l'œuvre de Jean Grenier, il est vrai qu'elle ne fait rien pour l'appeler, et la redoute peut-être. Discrète, distante, prononcée à voix basse, elle s'accorde à la pénombre qui la dérobe aux regards. D'ailleurs, cette oscillation entre la pensée et l'art, qui est sa marque originale, se retourne contre elle. Les philosophes de profession suspectent une rigueur aussi étroitement liée aux mouvements de la vie et aux réussites du style ; et les amateurs de pathétique perçoivent mal une vibration aussi discrète et n'y voient qu'abstraction. Ce qui fait la plénitude de l'œuvre risque ainsi d'apparaître comme indécision, ambiguïté, double jeu ; et un livre comme *Les Grèves* sera pour les uns un pseudo-roman, un pseudo-essai pour les autres. Enfin, c'est la direction même de sa pensée qui sépare Grenier du grand public contemporain. Refusant de se laisser porter par la vague, il est normal qu'elle flotte encore loin de nos yeux, loin de ces autres « grèves » où n'abondent que les œuvres complices du temps.

Avec quelques autres isolés peu ou mal entendus — Brice Parain, par exemple —, Grenier représente, en effet, la résistance à cette tradition hégélienne à laquelle participent plus ou moins toutes les pensées spontanément accueillies par une époque qui se reconnaît en elle. (N'est-ce pas l'intrusion de la perspective hégélienne dans la théologie qui fait notamment le succès de l'œuvre du Père Teilhard de Chardin ?). Celui qui ne croit pas en la raison historique ne s'étonnera pas si l'histoire joue contre lui. On me répondra que certains opposants ont su se faire entendre. Sans doute. C'est d'abord qu'ils ont su se faire un porte-voix de leur opposition. Alors que pour Grenier, comme pour Parain encore, le langage de la vérité est un langage incompatible avec l'éclat, avec le pathétique : un langage trop grave, trop persuasif, aussi, pour recourir à la violence et à l'effet. Cette voix intérieure s'adresse à l'homme seul, à l'homme nu ; c'est à peine si elle se distingue du silence de la méditation. D'autre part, si Grenier dénonce les idoles de l'époque, il en est si bien dégagé qu'elles ne sont pour sa pensée qu'un épisode. Il y a une

façon de combattre qui est encore un acte d'allégeance, et on sait que les défrôqués, quels qu'ils soient, ne parlent que de leur Église. Or, dans cette religion de l'histoire que nous partageons tous plus ou moins, Grenier fait figure d'étranger plus encore que d'ennemi. Seul *Essai sur l'esprit d'orthodoxie* qui, au moment où, dans le climat du Front Populaire, nombre d'écrivains découvraient déjà les vertus de l'engagement, opposait la vérité intérieure à la tentation des mythes sociaux, est une analyse politique dont l'intempestivité se nourrit constamment des problèmes et du langage de l'époque. Ailleurs, la pensée de Grenier ne rencontre celle du temps que pour s'écarter aussitôt. Et les valeurs dont elle témoigne ne sont pas même infléchies ou marquées par leur opposition. Par exemple, la liberté existentialiste et la morale personaliste sont fréquemment opposées à la mythologie hégélienne et marxiste de l'histoire. Mais, à lire Grenier, elles nous paraissent complices de ce qu'elles dénoncent. Sa propre philosophie est bien une philosophie de la liberté, et son livre sur *L'Existence malheureuse* pose le problème du mal. Mais rien de tout cela ne s'inscrit dans les cadres de la pensée contemporaine. Au mouvement de l'histoire, l'existentialisme oppose une liberté personnelle. Mais cette liberté est un choix, un risque, une responsabilité pratique tendant à l'action, visant elle aussi à transformer le monde, non à le connaître. L'auteur du *Choix, des Entretiens sur le bon usage de la liberté* songe à une liberté bien différente, qui doit déjouer tous les pièges de l'action. Car toute action est liée au mal, à la fragmentation ; le meilleur usage de la liberté, c'est de n'en faire aucun ; il faut rester dans l'équivalence et la plénitude des possibles, au lieu de consentir à cette sorte de chute originelle qui va de l'absolu de l'indifférence, du non-choix, à la limitation exclusive de l'option et de l'acte. Réalisation de la liberté pour l'existentialisme, l'action en est pour Grenier la dégradation, la trahison. C'est que la vérité de la vie ne consiste pas pour lui en une réalisation personnelle, en une entaille qui défigure le réel en le marquant du chiffre de l'individu. Il s'agit au contraire de vivre avec le réel en un rapport harmonieux, de manifester sa plénitude en s'effaçant. Ne pas bouger, ne rien faire : seul moyen d'accéder à l'absolu qui nous baigne, et que chaque mouvement offusque et morcelle. Cet absolu qui nous ignore quand nous nous affirmons devant lui, voici qu'il vient vers nous et nous reconnaît quand nous disparaissions. Aussi voit-on que le problème de Grenier n'est nullement un problème moral, et que là encore il échappe aux déterminations de l'époque. Ce n'est pas une éthique de la personne qu'il dresse contre la religion de l'histoire. À la personne comme à l'histoire, il oppose une sagesse métaphysique où la relation à l'absolu passe par l'effacement de tout principe d'individuation. Son souci ne s'adresse ni à la société objet de l'histoire, ni à l'*autre*, objet de l'expérience morale.

Pour lui, il ne s'agit pas plus de communiquer que de faire, car on ne communique que pour faire. *Comment vivre ensemble* : c'est aujourd'hui le souci de ceux-là mêmes qui ne confient pas à la nécessité historique la solution de leur problème. Mais Grenier, lui, se demande : comment vivre dans et avec ce qui est, comment vivre avec l'Être ?

Son dernier livre, *L'Existence malheureuse*, ne donne nullement au mal le sens social que, spontanément, nous lui donnons. Le mal, ce n'est pas l'injustice, la séparation, l'aliénation, la solitude : bien plutôt ce triple visage de la maladie, de la vieillesse et de la mort qui détermina la réflexion et la vocation du jeune prince qui allait devenir le Bouddha... Le mal, c'est bien l'existence malheureuse qui se heurte à un monde décevant, absurde. Absurde ? Sans doute, mais seulement pour la conscience prise au piège de la subjectivité, avide de s'éterniser dans sa forme personnelle, avide de voir le monde répondre à ses valeurs, à ses illusions. La sérénité vient quand on admet que le monde n'a pas à répondre. Et quand on le sait, on dépasse peut-être la sérénité même. Ne pas attendre de réponse de l'Être, c'est l'unique moyen de vivre avec lui, de se lier à lui. Dans une telle quiétude, « il y a un appel au proche et au présent... Ce non-agir lui-même n'est pas autre chose qu'une active passivité à l'égard de ce qui entoure l'homme, de ce en quoi il baigne ».

Grenier cite souvent certaines maximes de la sagesse hindoue, et rien ne semble plus proche de lui. Pourtant, il ne nous propose aucune sagesse théorique. Si métaphysique que soit son esprit par ses directions essentielles, il reconnaît l'existence de conditions historiques qui font qu'il nous est impossible de penser en dehors des cadres de notre propre tradition. « On ne croit pas ce qu'on veut, c'est même mauvais signe de s'y essayer ; et les bouddhistes d'Hyde-Park ne sont pas un exemple à suivre. » L'Occidental ne peut pas croire au *karman*, par exemple, car cette croyance est inséparable du *samsara*, et de tout un substratum d'idées inassimilable pour lui. Grenier n'édifie aucune théorie métaphysique ; et sa dialectique n'intervient que pour écarter. C'est une expérience vécue qu'il apporte, et il se défend de l'organiser en système, il s'abstient même de la définir en fonction des catégories précises de la pensée.

Aussi est-ce dans *Les Grèves*, où l'expérience parle seule, que nous le saisissons le mieux. Il s'agit d'un récit qui souhaite apparaître comme partiellement fictif, mais que nous sentons entièrement fondé sur la vérité de la vie. Nous devinons sans difficulté la réalité qui se dissimule derrière les noms imaginés. Pourquoi nommer Caradec ce Saint-Brieuc où nous savons qu'il est né ? Pourquoi donner à Georges Palante, le Cripure du *Sang noir* auquel Guilloux a consacré naguère une plaquette de souvenirs, le nom de Georges Sallan ? Et pourquoi appeler Michel, Louis Guilloux lui-même ? Pourquoi ces travestissements qui peuvent gêner, ou irriter ? Est-ce le désir d'accéder enfin à une dimension jusqu'alors interdite, le désir du philosophe qui a toujours donné la parole à la vie, de lui donner cette fois sa pleine éloquence, qu'elle ne peut recevoir que de la fiction romanesque ?

Je ne le pense pas.

Inventé ou véridique, le récit d'une vie se fait avec des présences humaines : personnages ou personnes. Ici, les êtres humains occupent tout le devant de la scène. Et pourtant, au regard de l'expérience fondamentale, ils sont sans importance et sans signification. L'expérience de la communication n'a pas été tentée. De Grenier, on ne peut même pas dire (comme on peut le dire de Parain dont je le rapprochais tout à l'heure : et je pense aux belles pages qu'il vient d'écrire, *L'Homme sans passé*) qu'il retombe dans la solitude, car il n'a jamais voulu en sortir. N'est-ce pas cette irréalité essentielle de l'autre qui a poussé Grenier — inconsciemment — à faire de la personne un personnage ? N'est-ce pas pour accuser la distance entre ces vaines apparitions humaines et l'expérience des états solitaires qu'il tente de les faire passer pour fictives, afin de réserver à ceux-ci le privilège de l'authenticité ? Les autres ne sont que des fictions, et lui-même en tant qu'individu ayant un caractère, une histoire, un métier, une activité n'est qu'un personnage fictif. Seule relève de la vérité l'expérience intérieure à la source, avant la chute dans le choix et dans l'acte, cette liberté d'indifférence pleine de tous les possibles intacts et comblée par son vide... Abstention, immobilité grâce à quoi se réalise parfois l'expérience positive d'une harmonie avec l'Être qui vient jalonner cette existence simplement racontée un peu comme elle jalonne l'existence reconstruite dans l'œuvre proustienne. Expérience d'un « temps étale », d'une « musique sans instrument », d'une « harmonie avec rien » ; instants de bonheur total, de sereines fulgurations dont la vue est l'organe privilégié, car ils sont liés à la contemplation de la nature, mais qui ne font pas de la nature l'objet d'une vision pittoresque. Ici, il faut écouter Jean Grenier. « Disons que pour moi la nature était ce qui me permettait le mieux de sortir de moi-même pour me mettre en face de quelque chose, qui n'était pas « moi » et qui n'était pas non plus « autre » par rapport à moi (c'est-à-dire un étranger ayant une nature commune avec moi). Je ne pourrais donc définir cet état que par une perte en une réalité plus vaste. » État mystique ? État poétique ? Il se refuse à les engager dans une catégorie. État métaphysique, plutôt, mais d'une métaphysique tacite, que le langage théorique est impuissant à développer. « Nous saisissons en une gerbe unique ces choses éparses qui nous déconcertent ; nous rassemblons ce qui risquait d'être à jamais dispersé. Ce que nous appelons le *monde*

comparaît tout entier l'espace d'un instant, et ce que nous appelons *moi* en même temps et d'une manière indivisible. »

Gaétan Picon (Mai 1958.)

[Texte extrait de *L'usage de la lecture 2*, éditions Le Mercure de France, 1958]